



OBSERVATOIRE
MÉTROPOLITAIN
des solidarités



OBSERVATOIRE
MÉTROPOLITAIN
DES SOLIDARITÉS

**ENFANCE
OMPE**

JUIN
2023

**Parcours de résilience et
d'insertion sociale des jeunes issus
de l'Aide sociale à l'enfance (ASE)**

Etude à partir du vécu de jeunes métropolitains
lyonnais (18 -30 ans)





Sommaire

Introduction : le cadre de l'étude	4
Une approche qualitative et des apports diversifiés L'aide sociale à l'enfance en chiffres	
Portraits des jeunes du panel	6
1^{re} partie : les éléments moteurs de la résilience des enfants/jeunes placés jusqu'à la majorité	
Un besoin de réinterpréter leur histoire Un besoin de figure d'attachement pour se construire Des stimulus émotionnels pour franchir des étapes Un endurance fluctuante à prendre en compte	10
2^e partie : l'enfant/le jeune (re)placé dans son contexte social	
Le différentiel genré Le différentiel migratoire L'ancrage territorial	16
3^e partie : les moyens d'accompagnement consacrés aux enfants/jeunes placés favorisant leur résilience	
Des qualités humaines qui préfigurent la réussite de l'accompagnement Le besoin d'une organisation plus robuste Des partenariats à élargir Des maillons de la chaîne à consolider	18
Conclusion : Construire un capital social dans un vécu émotionnel traumatique	
Le capital social d'un jeune majeur de l'ASE : une assise aussi forte que fragile Arrêt sur image : ces jeunes aujourd'hui	20
Pour aller plus loin	24
Annexe	25
Remerciements	27



Le cadre de l'étude

En 2022, l'Agence d'urbanisme de l'aire métropolitaine lyonnaise (UrbaLyon) a amorcé une étude sur la compréhension du rôle du capital social dans les « sorties positives » du dispositif de l'Aide sociale à l'enfance (ASE), portée par l'Observatoire Métropolitain de la protection de l'enfance (OMPE), composante de l'Observatoire métropolitain (OMS).

Cette étude présentait les premiers enseignements issus du groupe des professionnels de l'ASE et aussi des jeunes interviewés, notamment sur le rôle des professionnels dans la construction de leur capital social et humain. Le panel des jeunes ne s'est pas avéré suffisant car ce profil de public a été particulièrement difficile à mobiliser. L'étude exploratoire concise en 2022, n'a pas pu être publiée.

Néanmoins, la Métropole de Lyon a souhaité poursuivre l'étude en 2023 afin d'élargir le panel et en d'approfondissant les pistes émergentes.

Cette étude tend aujourd'hui vers l'observation de l'assise (les ressources de la résilience) qui permet à ces jeunes d'être mieux outillés afin de s'ouvrir socialement et construire leur capital social.

Pour y répondre, UrbaLyon a proposé des croisements de regards entre des entretiens avec des jeunes anciennement placés, un groupe de professionnels de l'ASE et des ressources scientifiques sur la résilience et l'attachement social dans des parcours traumatiques tels que les parcours des enfants placés sous la protection sociale.

Une approche qualitative et des apports diversifiés

Les trois corpus de cette étude :

1 - Entretiens individuels semi-directifs avec un panel de quatorze jeunes (18-30 ans), femmes/hommes, ex mineurs non accompagnés ou non :

- Leur parcours relationnel
- L'attachement/le maintien d'une relation entre les jeunes et les travailleurs sociaux (y compris de manière informelle)
- L'imbrication de leur parcours dans la société

2- Un focus groupe avec sept professionnels de l'ASE

- Leur rôle dans les ressources affectives des enfants placés
- Leurs regards sur le différentiel genré, migratoire et l'ancrage territorial
- Les ambiguïtés dans les postures professionnelles indexées aux qualités humaines

3 - Des éclairages issus du corpus scientifique pour mieux comprendre et interpréter les vécus des jeunes placés.

Cet apport sera éclairé par ce pictogramme



Les témoignages des jeunes et des professionnels ont été anonymisés afin de garantir la liberté de parole.



≈ 10 165

mineurs pris en charge par l'aide sociale à l'enfance en 2022

4 220

informations dont **3 354** qualifiées de préoccupantes en 2021

1 711

présentés comme mineurs non accompagnés (MNA) dont **499** reconnus mineurs en 2020

≈ 2 190

jeunes majeurs bénéficiant d'un Contrat Jeune Majeur en 2022

Source : Métropole de Lyon, Observatoire Métropolitain des Solidarités

Pourquoi un placement sous protection sociale de l'enfance ?

Un mineur placé dans le dispositif d'Aide sociale à l'enfance est une jeune personne (un enfant) qui a subi un ou plusieurs traumatismes physiques et/ou psychiques par des adultes dont il attendait la protection. Il est, dès lors, retiré de sa famille de naissance. L'institution le place dans un environnement substitutif (foyer, famille d'accueil, etc.) pour lui recréer un cadre protecteur (sécuré et émancipateur) jusqu'à sa majorité, c'est-à-dire un cadre matériel mais aussi éducatif dans lequel

l'enfant va évoluer avec ses traumatismes. Autre cas de figure, le placement survient aussi pour des enfants mineurs étrangers non accompagnés d'un adulte responsable (Mineurs non accompagnés (MNA)). Ils sont souvent adolescents proche de la majorité.

Le point central de cette étude est le **cadre de l'accompagnement et l'encadrement éducatif dans les foyers et familles d'accueil** en ce qu'il implique humainement. Il permet de mieux cerner la résilience de l'enfant que les professionnels de l'ASE vont accompagner jusqu'à la majorité et/ou autonomie légale.

Le cadre matériel

Du premier jour de placement jusqu'à sa majorité, l'enfant bénéficie d'une prise en charge matérielle et éducative complète ainsi que celle de ses loisirs. Elle le prépare dès l'adolescence pour permettre son autonomie à ses 18 ans.

Entre 18 et 21 ans, il peut prétendre à un CJM (Contrat Jeune Majeur). Un jeune jusqu'alors suivi dans le cadre de l'ASE reçoit 465 € par mois d'allocation soit 5 580 € par an. Cette allocation n'a pas été revalorisée depuis vingt-cinq ans, selon les professionnels du panel. Cette allocation n'est pas cumulable avec la bourse.

S'ajoute à cette précarité monétaire la difficulté d'aller chercher des aides sociales à travers des démarches administratives, souvent en ligne ou avec des délais d'attente extrêmement longs quand il s'agit de démarche auprès de la Préfecture. Pour recevoir des informations et des aides financières, une adresse postale et un compte bancaire sont par ailleurs nécessaires. Là aussi, plusieurs difficultés s'agrègent et

rendent les situations complexes.

A titre indicatif, un jeune boursier précaire perçoit 7 158 € par an sur douze mois, soit 596 € par mois pour un échelon 7, ainsi qu'une allocation logement et une mutuelle d'étudiant. Cela correspond à un niveau de revenu presque équivalent au RSA (dont le droit n'est ouvert qu'à partir de 25 ans).

Le RSJ (Revenu Solidarité Jeunes) est un dispositif financier initié par la Métropole de Lyon et qui existe uniquement sur territoire. C'est une aide allant jusqu'à 400 €, octroyée à des jeunes entre 18 et 24 ans sous certaines conditions.

Dans son plaidoyer pour les jeunes de l'ASE, Philippe Gestin (sociologue) explique que pour exister « positivement » en tant qu'individu, il faut tout à la fois avoir des ressources, des biens, des supports sociaux, des protections. Il plaide ainsi pour un bouclier social pour les plus démunis.

Source : <https://www.caim.info/18-ans-et-bientot-a-la-rue--9782749272818.htm> (consulté le 21/12/2022)

Portraits des jeunes du panel



Assiamé

Situation :

Fille, 22 ans, ex-MNA (Congo), vit à Lyon, ex-CJM, étudiante, en couple

Parcours :

Elle est venue du Congo (abandonnée à la gare par une adulte) pour retrouver sa mère. Elle a été placée à l'âge de 9 ans en tant que MNA. Depuis, elle a retrouvé sa mère, ses sœurs mais ne vit pas avec elles.

Elle est aujourd'hui étudiante en licence de lettres. Actuellement, ses études et ses droits sociaux sont suspendus pour des raisons de titre de séjour. Elle travaille dans le social pour subvenir à ses besoins et est logée grâce à l'association qui l'embauche. Elle est en couple, elle estime être épanouie, heureuse malgré la dureté de sa situation et ressent de la gratitude envers la vie. Elle a un lien ambivalent avec sa mère mais un lien très fort avec ses petites sœurs.



Ana

Situation :

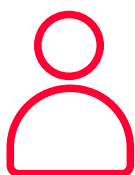
Fille, 21 ans, vit à Lyon, CJM, étudiante en alternance

Parcours :

Placée dans un foyer pour la première fois à l'âge de 15 ans à la suite de violences familiales, elle alterne plusieurs lieux d'hébergement et se retrouve seule à l'hôtel pendant de longues périodes. Elle s'est trouvée tentée par de mauvaises fréquentations qui ont aggravé ses fragilités.

Elle est suivie par différents interlocuteurs et structures. Elle déplore le manque de temps et de moyens mis en œuvre pour accompagner les jeunes sortant de l'ASE. Elle regrette également de ne pas avoir pu bénéficier d'un soutien psychologique régulier, estimant que cela l'aurait grandement aidé durant les nombreux moments de solitude dont elle a souffert au cours des dernières années.

Aujourd'hui, elle compte dans son entourage quelques amis et maintient des liens distants avec sa mère.



Jules-Ange

Situation :

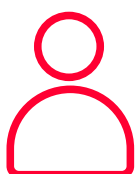
Garçon, 25 ans, ex-MNA (origine balcanique), vit à Lyon avec sa mère, chef d'entreprise

Parcours :

Il est arrivé en France alors qu'il avait 15 ans, à cause de persécution et maltraitance de la part de son patron quand il avait 14 ans. Il est venu avec l'objectif de trouver du travail et d'améliorer sa vie.

Avant son arrivée en France, il vivait avec sa mère et sa grande sœur. Il n'avait pas de père. Aujourd'hui, il vit et travaille dans la métropole lyonnaise. Depuis 2018, il est chef de son entreprise de menuiserie. Il a créé sept emplois et continue à son tour à aider des jeunes placés en les accueillant en stage ou en les embauchant.

Il s'exprime très bien en français. Il décrit être épanoui et stable dans son parcours de vie.



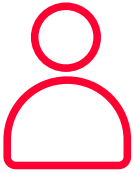
Brandon

Situation :

Garçon, 25 ans, non-MNA, RSJ, vit en couple et père d'une fille de 4 ans

Parcours :

Placé à l'âge de 7 ans avec sa fratrie (trois garçons) par choix de la mère en raison du manque de moyens pour en subvenir à leurs besoins. Il considère les premières années de placement comme les plus belles de sa vie. Par la suite, tous les autres placements se sont soldés par un échec à cause de ses crises de colère. Sa sortie de l'ASE et son placement dans un CER (Centre éducatif renforcé) est pour lui l'élément déclencheur de son mal-être et l'impression de ne plus rien ressentir au fond de lui (hypo-sensible). Il a vécu sans domicile pendant sept ans (de 17 à 24 ans). Aujourd'hui, son moteur principal est de créer les conditions pour rencontrer sa fille, elle-même placée à l'ASE, et obtenir un droit de garde.



Ibrahim

Situation :

Garçon, 20 ans, ex-MNA (Afrique saharienne), vit à Lyon, étudiant

Parcours :

Il est arrivé en France à l'âge de 16 ans pour fuir des menaces auxquelles il était confronté en raison de ses activités sociales et politiques au sein de son lycée. Initialement aidé par un oncle, il se retrouve seul à Lyon et frappe successivement à plusieurs portes : le Crous, Forum Réfugiés, la Méomie puis la Maison de la Métropole de Lyon. Balloté entre différentes administrations, il dort ponctuellement à la rue et parvient à obtenir un hébergement en hôtel puis à s'inscrire à une formation. Ayant parfois le sentiment d'être suspecté de vouloir obtenir indûment des papiers, il souhaite aujourd'hui poursuivre ses études et son engagement associatif en comptant avant tout sur lui-même. Il dit éviter sa communauté d'origine et reste en lien avec sa famille d'accueil.



Jane

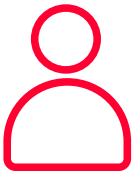
Situation :

Fille, 19 ans, non-MNA, habite à Lyon avec son copain, étudiante en formation

Parcours :

Elle a été placée dès la naissance à l'ASE avec sa sœur jumelle car ses grands frères et sœurs y étaient déjà (mère dépressive et violente). Elle est en formation d'aide-soignante en attendant de devenir éducatrice, son objectif professionnel étant ferme. Elle est boursière et travaille dans un fast-food pour compléter ses revenus. Elle arrive à combiner le travail et les études dans la mesure où elle réussit sans difficulté à avancer dans sa formation.

Elle a vécu un parcours marqué par plusieurs placements et hospitalisations en psychiatrie. Aujourd'hui, elle se sent épanouie. Elle ressent une angoisse de l'abandon dans sa relation amoureuse mais elle dit avoir confiance en elle. Elle estime que sa vie n'a pas été si chaotique et qu'elle est tombée sur des personnes clés dans son parcours (éducateurs et corps médical) malgré son regard critique sur l'ASE qui pour elle manque de suivi qualitatif.



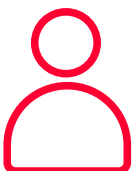
Dick

Situation :

Garçon, 28 ans, ex-MNA (Afrique équatoriale), auto-entrepreneur, marié et père d'un enfant

Parcours :

Il est arrivé en France à l'âge de 6 ans, envoyé par sa mère chez son père en Europe. Il a été placé en foyer à l'âge de 10 ans à cause de sa belle-mère. Il a excellé dans le foot (une passion pour lui) jusqu'à une blessure qui lui a valu la fin de son contrat avec un prestigieux club de football. Il a réussi ses formations professionnalisantes. Il est électricien avec un statut d'auto-entrepreneur. Il habite dans la métropole de Lyon. Aujourd'hui, il est marié et père d'un enfant. Il exprime de la stabilité et de l'ancrage dans sa vie professionnelle et familiale. Il bénéficie d'un réseau social restreint mais solide dont ses éducateurs, personnes clés dans sa réussite. Il s'exprime avec beaucoup de recul et de philosophie. Il continue à aider des enfants bénéficiant de l'ASE en allant leur rendre visite et les coacher au foyer. Il garde un lien fort avec sa famille d'accueil.



Thibault

Situation :

Garçon, 30 ans, non-MNA, en couple, au chômage.

Parcours :

Placé pour la première fois à l'âge de 6 ans, il a connu plusieurs familles d'accueil, deux foyers ainsi qu'un passage en internat. Il garde des souvenirs contrastés de ces expériences marquées par la bienveillance de certaines personnes mais aussi par des épisodes de violence et la dureté des institutions. Après avoir quitté sa région d'origine pour rejoindre sa petite amie à Lyon, il s'est formé au développement informatique et a trouvé un emploi et un logement autonome. Accompagné successivement par plusieurs professionnels, il regrette de ne pas avoir eu davantage de suivi psychologique et souffre aujourd'hui d'une santé mentale fragile. Malgré de nombreux changements de caps, son parcours témoigne d'une forme de résilience. Il conserve des liens réguliers avec sa maman et une de ses sœurs, ainsi qu'avec son meilleur ami rencontré durant sa formation. Il souhaite témoigner de son expérience pour aider d'autres jeunes confrontés aux mêmes difficultés.



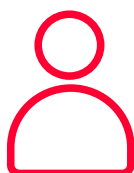
Yanis

Situation :

garçon, 23 ans, non-MNA, vit à Bordeaux mais a grandi à Lyon, aide médico-psychologique

Parcours :

placé vers l'âge de 5 ou 6 ans, son parcours est marqué par des ruptures successives : entrées et sorties dans le dispositif à deux reprises, changement de lieux d'accueil, demande tardive de Contrat Jeune Majeur... Il porte aujourd'hui un regard critique sur l'ASE et surtout sur sa fin, déplorant le fait de s'être retrouvé « à la porte » à l'âge de 18 ans. Toujours en contact avec l'assistante sociale qui l'a accompagné durant plusieurs années ainsi qu'avec d'autres jeunes suivis dans le cadre de l'ASE, il estime pouvoir s'appuyer sur ces connaissances en cas de difficultés mais ne souhaite parler de ses problèmes personnels avec quiconque. Il considère qu'un renforcement du nombre d'éducateurs et de l'accompagnement individuel permettrait de mieux gérer la fin de l'ASE. A l'avenir, il envisage de déménager dans une nouvelle ville.



Mila

Situation :

Fille, 27 ans, non-MNA, vit à Lyon chez sa mère, actuellement au RSA. Son état de santé (crises d'anxiété régulières) la freine dans ses envies d'avancer.

Parcours :

Elle a été placée vers l'âge de 7 ans à cause de violence intrafamiliale. A ce jour, elle requestionne profondément le choix du placement et estime qu'elle aurait eu une vie meilleure si elle était restée chez son père et si sa mère avait été prise en charge.

Elle a connu plusieurs placements dont un long en famille d'accueil marqué par des frictions et incompréhensions notamment pour des raisons interculturelles.

Elle est en quête d'identité (qui elle est vraiment) et en phase de reconstruction psychologique en autonomie mais aussi avec une prise de RDV auprès d'une psychologue. Elle se définit d'un caractère solitaire et introspectif (en quête de sens). Elle se qualifie d'hypersensible.

Elle passe du temps sur les réseaux sociaux. Elle a du mal à maintenir des amitiés sur du long terme car elle se dit trop exigeante et susceptible (elle attend beaucoup des personnes qui l'entourent) même si sa dernière relation amoureuse a duré quatre ans et s'est bien passée.



Judith

Situation :

Fille, 23 ans, non-MNA, habite à Lyon, seule (avec un chat), étudiante en Master 1 en sciences sociales

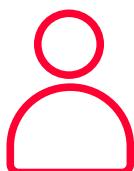
Parcours :

Elle a été placée à l'âge de 13 ans car elle s'est retrouvée privée d'hébergement chez sa mère et chez son père (conflit de loyauté envers les deux parents). Sa scolarité a été décousue mais réussie jusqu'à l'intégration d'une prépa littéraire au lycée du Parc. Très attachée à ses études, elle est boursière et travaille parallèlement par intérim pour subvenir à ses besoins (logement, nourriture, vêtements, déplacement, santé, loisirs, etc.)

Ses parents sont peu présents dans sa vie et ne sont pas des points d'appui. Cependant, ses grands-parents, sa sœur et sa cousine le sont fortement.

D'un profil combatif, elle exprime une curiosité pour plein de sujets.

Son besoin : sortir de la honte et de la stigmatisation et nourrir sa force de l'amour de ses proches et des gens qui croient en elle.



Billy

Situation :

Garçon, 20 ans, non-MNA, célibataire, en recherche d'emploi, en CJM se termine l'an prochain, habite à Caluire avec son jeune chien.

Parcours :

Issu d'une fratrie de 7 enfants, il a été placé avec une partie de la fratrie à l'âge de 4 ans à cause de violences intrafamiliales. Il a vécu plusieurs placements de foyer en familles d'accueil et dans différents départements. Sa scolarité en a été affectée avec un décrochage à partir de la 3e.

Il travaillait jusqu'à lors dans le commerce mais son état de santé actuel ne lui permet pas de travailler. Il estime que cela l'enferme dans un cercle vicieux. Après avoir fait plusieurs tentatives de suicide, il estime que la vie en vaut la peine et s'accroche à elle. Il est riche d'un réseau amical principalement féminin (des meilleurs amis) et de son éducatrice qui est sa « lumière ». Il a adopté un chien (un apprentissage de l'engagement), une présence animale qui l'apaise.



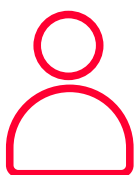
Hafid

Situation :

Garçon, 25 ans, non-MNA, vit à Villeurbanne chez son père. Il est actuellement au chômage après un contrat de 15 mois en EHPAD (expérience réussie et complimentée selon lui).

Parcours :

A l'âge de 9 ans, il a été placé avec ses trois frères à l'IDEF pendant 6 mois puis dans un foyer dans l'Ouest lyonnais où il est resté jusqu'à sa majorité. Il n'a pas eu besoin d'un CJM puisqu'il a commencé à travailler dès sa majorité. Sa vie s'organise autour du sport (musclation) qui est l'élément structurant de ses journées. Il ne laisse rien transparaître émotionnellement. Il n'a jamais voulu connaître les raisons de son placement. Il bénéficie d'un réseau amical assez large issu du collège. Il est en lien avec ses frères et rend visite parfois à sa mère mais aucun dialogue ne semble exister entre eux.



Tim

Situation :

Garçon, 29 ans, non-MNA, habite dans la région lyonnaise, célibataire, agent d'accueil (titulaire de la fonction publique territoriale), père de deux enfants, vit avec son chat

Parcours :

Placé en famille d'accueil dès l'âge de 4 ans, Tim a vécu une tragique expérience en famille d'accueil avant de vivre en foyer de ses 6 ans à ses 16 ans, après deux tentatives de retour chez sa mère qui se sont soldées par un échec. Il n'a jamais connu son père car ce dernier ne connaissait pas son existence. Il a fini par le retrouver et obtenir un bout de son histoire avant que son père ne décède à la suite d'un cancer.

Il retient un vécu relativement positif de son placement car il estime avoir reçu plus de soin au foyer qu'auprès de sa mère. Il est devenu autonome dès l'âge de 16 ans en commençant à travailler dans la restauration (CAP cuisine). Après un burn-out, il s'est réorienté dans l'accueil du public et gestion de conflits. Il maintient un lien fort avec sa grande sœur, des amis de l'ASE mais d'a plus de lien avec sa mère.



Les éléments moteurs de la résilience des enfants/jeunes issus de l'ASE

Améliorer la capacité relationnelle d'un jeune afin de le guider vers une socialisation stable est un travail minutieux de chaque instant de l'accompagnement. Le caractère traumatique souvent polymorphe et complexe de son parcours nécessite une prise en charge tout aussi minutieuse pour le régénérer humainement et nourrir l'espoir d'un avenir meilleur malgré un passé chaotique.

Les traumatismes liés au placement et les difficultés liées à l'attachement à des personnes qui les entourent sont les plus cités par le panel des jeunes enquêtés et semblent les affecter le plus profondément. Le récit de leurs traumatismes permet de faire ressortir trois éléments moteurs de la résilience.



La résilience est un concept qui permet d'observer le processus qui reprend un développement différent après le traumatisme psychique. Il ne s'agit pas du développement normal puisque le traumatisme inscrit dans la mémoire fait désormais partie de l'histoire du sujet. Le blessé psychiquement pourra reprendre un développement, dorénavant

infléchi par l'effraction du trauma dans sa personnalité antérieure. [...] Tous ceux qui enclenchent un processus de résilience mettent en place des stratégies de survie »

<https://www.cairn.info/revue-recherche-en-soins-infirmiers-2005-3-page-4.htm>

1 - Un besoin de réinterpréter leur histoire personnelle

Une majorité de jeunes du panel tiennent un discours nuancé et bienveillant vis-à-vis de la maman en lui attribuant un statut de victime d'une situation dont elle a perdu la maîtrise (maladie mentale, addiction, peur, violence conjugale). La maman bénéficie plus spontanément du pardon.

Le père, souvent absent, n'est pas mis en récit ou bien dans une situation de passivité ou de désengagement.

La relation à la fratrie est très variable d'un jeune à l'autre. Elle est tantôt inexistante, tantôt très conflictuelle jusqu'à la rupture du lien, tantôt fusionnelle.

Le souvenir de la séparation avec la maman, les parents ou les grands-parents semble être flou dans leur mémoire (l'âge exact, l'atmosphère familiale, les raisons du placement) alors que d'autres souvenirs à la même période sont racontés avec beaucoup de précision.

« C'est ma mère, forcément je ne peux pas m'en détacher même si elle est toxique... Il y a plein de choses que j'ai pardonné » Fille/ex-MNA

« Avec ma mère, les relations étaient compliquées. Elle m'en a voulu d'avoir parlé, moi je ne voulais plus subir les violences infligées par mon père. A chaque fois qu'on se contactait, ça partait en crise. Mais si demain j'ai un problème, j'appelle ma mère » Fille/non-MNA

« Je la trouve forte ma mère avec tout ce qu'elle a vécu. Mes frères lui en veulent mais pas moi. Je me rappelle qu'elle allait vendre son traitement psychiatrique à la sauvette pour nous payer la piscine. Elle faisait de son mieux pour prendre soin de nous » Garçon/non-MNA

« Je n'ai jamais revu ma mère. Je ne lui en ai jamais voulu. J'aimerais bien être en relation avec elle mais je ne sais pas où elle est. J'ai revu mon père. Il en est arrivé aux mains. C'est dommage, il a un petit-fils qu'il ne connaît pas. Je ne lui en veux pas non plus. J'avance, je ne regarde pas le passé » Garçon/ex-MNA



Le souvenir du placement ou de la vie au foyer apparaît très précis, jusqu'au jour et au mois de certaines dates, mais aussi jusqu'à des détails sur des personnes et l'environnement, parfois même jusque dans les sensations corporelles.

« 95% des jeunes se rappellent très bien qui les a accueillis » Professionnel

Les professionnels enquêtés mettent l'accent sur les premiers instants de l'accueil de l'enfant dans le foyer et la nécessité de lui expliquer son placement. Cette étape semble être fondamentale pour la qualité de l'accueil de l'enfant et la relation construite avec lui.

Ils apprécient par ailleurs la possibilité d'assister aux audiences. Ils expriment le besoin d'arriver à travailler avec les parents pour « mieux mettre des mots sur ce qui s'est passé » auprès de l'enfant.

« Notre premier travail, quand la jeune demande pourquoi il n'est pas dans sa famille, est de vérifier qu'il a bien compris tout ça » Professionnel

Dans ce processus de reconstitution, des jeunes enquêtés témoignent de scènes de dénigrement de la part de certains éducateurs quand les enfants parlent de rejoindre leurs parents. Certaines phrases types reviennent souvent :

« Si tes parents t'aimaient tu ne serais pas là »
Fille/ex-MNA.

La privation du lien avec les parents semble aussi contreproductive pour certains.

« Quand j'ai été privé de contact avec ma mère pendant six mois, ça m'a détruit. Depuis j'ai l'impression de ne plus rien ressentir dans la vie »
Garçon/non-MNA

Dans cette reconstitution intime de leur histoire, une professionnelle du groupe focus insiste lorsque la question sur les attitudes professionnelles négatives vis-à-vis du jeune placé est posée :

« Le jugement des jeunes est une attitude professionnelle négative. Il faut savoir réfléchir à ce que l'on doit dire, être patient. Il ne faut pas être dans l'action/réaction. Il faut savoir prendre du recul »
Professionnelle



Mémoire traumatique, un flou vital

La mise en récit des raisons de la séparation familiale semble être une étape nécessaire aux jeunes enquêtés pour se réapproprier leur histoire personnelle. Les psychologues reconnaissent l'utilité psychique de cette étape de la réparation traumatique. Elle participerait à donner du sens à leur cheminement personnel et leur résilience.

« La capacité à remanier le passé permet de survivre à l'abominable. Le but de ce mécanisme de défense est de donner une cohérence au souvenir et le rendre supportable, donc garder l'espoir et une raison de vivre. La mémoire traumatique est faite d'un mélange de précisions et de reconstructions. Certains morceaux de souvenirs sont d'une précision étonnante, d'autres sont flous, ce qui permet de les réinventer ».

Source : <https://ligue-enseignement.be/boris-cyruunik-la-resilience-ou-l-art-de-rebondir-a-tout-age> consulté le 25.01.2023

2 - Le besoin de figures d'attachement pour se reconstruire

La figure d'attachement désigne la personne vers laquelle l'enfant va partager son besoin affectif. L'adulte qui répondra sincèrement et dans un cadre éducatif sécurisant, à ses signaux et à ses besoins sera susceptible de devenir une figure d'attachement. Dans un parcours de vie ordinaire, ce sont prioritairement les liens familiaux qui jouent ce rôle.

Mais quand advient la substitution via l'ASE, aussi bien les jeunes enquêtés que les professionnels témoignent de l'ambivalence relationnelle qui se dessine sur une ligne de crête entre une posture dite professionnelle et une relation humaine engageante pour la vie affective de l'enfant et son besoin d'attachement pour se construire.

Unaniment, les jeunes enquêtés confirment le rôle primordial de leur attachement dans leur réussite :

« Tu as trois types d'éducateurs : ceux qui s'en foutent (ils regardent leur planning), ceux qui sont scolaires (ils suivent les règles et les consignent sans réfléchir) et ceux qui apprennent à connaître l'enfant et être juste avec lui. Eux, ils imposaient le respect. Ils m'ont appris à aimer l'école, à respecter, à croire en moi » Garçon/ex-MNA

« L'accompagnement moral est important quand on est placé, comme un enfant qui a besoin de ses parents pour le booster » Fille/ex-MNA

« J'ai eu des éducateurs qui m'ont accompagné tout le long du placement, ils ont été comme des grands frères pour moi. Ils m'ont éduqué mentalement. Ils ont cru en moi et ils ont été sincères et justes avec moi » Garçon/ex-MNA

« Entre 13 ans et 16 ans, j'ai rencontré Maylis, infirmière au Vinatier. C'est grâce à elle que j'en suis là. Elle a été une personne clé dans ma vie. Elle a su me cadrer. Elle était vraie et sincère avec moi. Elle savait me dire la vérité » Fille/non-MNA

« Les deux éducatrices étaient très présentes, ainsi que le Directeur également. Franchement, ils ont été très présents pour moi. Aujourd'hui, je suis toujours en contact avec eux mais il n'y a plus de suivi officiel. Je sais que je peux toujours frapper à leur porte, c'est génial » Fille/ex-MNA

« Il y a des périodes où j'étais attachée à des éducateurs. Ils n'étaient pas nos parents mais des adultes référentiels. Quelques-uns étaient bien, pas dans le sens où ils étaient parfaits mais dans le sens où ils étaient entiers. On sentait qu'ils étaient sincères » Garçon/non-MNA

« Mon ancienne assistante sociale est incroyable. Je n'ose pas la contacter aujourd'hui. Mais elle m'avait dit que je pouvais la contacter si j'avais besoin » Garçon/non-MNA

« Quand on est enfant ; tant qu'on a de l'amour, on n'a pas trop besoin d'identifier la personne » Fille/ex-MNA

« Les éducateurs sont censés prendre la place de nos tuteurs légaux mais dans les foyers, ce n'est pas toujours ça » Fille/ex-MNA



Un « tuteur de résilience » est un point d'accroche affectif sur lequel il sera possible de s'appuyer pour **repren**dre vie, tout comme certaines plantes ont besoin d'un tuteur pour les aider à grandir. Il s'agit donc de retrouver un attachement suffisamment sécurisant, de s'entourer de liens. Il suffit parfois d'une personne, présente au moment opportun, d'une main à

saisir pour se relever. Cela peut être un membre de la famille ou quelqu'un d'extérieur à celle-ci, ou même un animal, un professeur, un éducateur, tous ont la possibilité de jouer ce rôle de tuteur auprès d'un jeune.

Source : Bruno Humbeeck : <https://www.youtube.com/watch?v=xuH-kzxoCvso> (con-sulté le 20.03.23)



3 – Des stimulus émotionnels pour franchir des étapes

Lors des entretiens avec les jeunes, plusieurs points communs sont ressortis pour identifier les éléments moteurs qui ont concouru à leur ténacité pour avancer. **Trois moteurs émotionnels**, souvent simultanés, de la résilience des jeunes enquêtés ressortent de façon majoritaire et commencent à **apparaître à l'adolescence**. Les mots recensés pour exprimer ces trois moteurs sont transcrits ici :

• La « rage de prouver à l'autre » face au dénigrement :

Tous les jeunes rencontrés témoignent d'épisodes de violence physique, verbale et de comportements destructeurs durant l'accompagnement (familles d'accueils, professionnels, entre enfants). Quand un statut de victime ne leur est pas reconnu mais qu'un statut de coupable leur est renvoyé, cela leur procure un sentiment de haine et de rage :

« Les mots blessent plus que les coups car les coups guérissent et les mots restent et hantent. Certains nous poussaient à la rage, à la haine » Garçon/ex-MNA

« Une éducatrice avait dit un jour que si nous n'étions pas contentes de l'argent de poche, nous n'avions qu'à aller tapiner » Fille/ex-MNA

« J'avais une rage, une haine tellement forte. C'était injuste. Moi, je n'avais rien demandé. On souffre, l'injustice se cumule. On demande de l'aide aux adultes mais on n'est pas écouté » Fille/non-MNA

« De 11 à 17 ans, j'étais en lien avec madame X. Elle a été horrible avec moi. Elle me rabaissait, me disait que je n'allais pas m'en sortir sans eux, ils étaient cassants devant le juge. A cette période j'étais tellement sédatisée, tellement mal. J'avais un sentiment de rage, d'injustice » Fille/non-MNA

• L'envie de « rendre fier » les figures d'attachement comme les parents, les frères et sœurs, les grands-parents et les travailleurs sociaux engagés dans une relation avec eux.

« Je n'avais pas envie de décevoir ceux qui croyaient en moi. J'aurais pu aller plus loin dans mes bêtises mais j'avais toujours une limite pour eux » Fille/ex-MNA

« Je retrouvais de la force quand on me considérait et qu'on me prenait pour une personne à part entière et pas comme un objet de l'ASE » Garçon/ex-MNA

« C'est mon attachement au personnel du Vinatier qui m'a permis de m'en sortir. Quand j'entends des gens dire qu'il ne faut pas s'attacher, je trouve ça bête. Je les aimais et eux aussi m'aiment. Je me suis raccrochée à eux pour bien faire les choses et leur faire plaisir » Fille/non-MNA

« Ce qui m'a empêché d'échouer, ce sont les personnes qui m'ont aimé énormément comme mes grands-parents » Fille/non-MNA

« Me battre est une façon de rendre hommage aux personnes chères pour moi. Une façon de ne pas les oublier. Qu'ils soient fiers de moi et qu'ils ne soient pas morts pour rien. » Garçon/ex-MNA

• Le besoin de « maîtriser » son destin et moins subir les placements : plusieurs jeunes, principalement non-MNA, ont exprimé le besoin de prendre en main leur vie à l'adolescence et de décider pour eux-mêmes quitte à se mettre en difficulté vis-à-vis de la sécurité et du cadre du placement.

« Les fugues, c'était ma manière de dire « j'arrête de subir, maintenant c'est moi qui décide » Fille/Non-MNA

« J'ai fugué pour aller retrouver ma mère. Je ne supportais plus le cadre de l'ASE » Garçon/non-MNA

« J'ai été tentée par la prostitution pour avoir de l'argent facile et m'en sortir. Heureusement j'étais bien entourée à ce moment-là » Fille/ex-MNA

4- Une endurance fluctuante à prendre en compte

« Quand j'étais plus jeune au foyer, j'adorais la vie. Je me disais que j'allais faire ceci et cela (je rêvais). Maintenant que c'est heure, j'ai l'impression d'être cassée de partout, que je ne peux plus rien faire, même un truc facile », Fille/non-MNA

Les témoignages des jeunes font ressortir trois sortes de mécanismes tout au long de leur placement. Les postures ne sont pas exclusives ni permanentes car le jeune peut traverser et alterner l'un ou l'autre de ces mécanismes :

- **La résilience** consiste ici en un comportement qui va répondre positivement à la sollicitation du cadre éducatif et la norme d'intégration sociale a un moment du par-cours du jeune.

« Une fois j'ai fait une grosse crise, ils voulaient m'attacher. Mme X était sur moi. Je l'ai vu pleurer et crier « non, laissez la tranquille » ; C'est là que je me suis calmée et que j'ai eu le déclic pour m'en sortir. Ensuite elle a eu des problèmes à cause de ça. J'ai dû prendre mes distances pour la protéger mais aussi pour réfléchir à mes relations et mon attachement. Je ne savais pas si c'était bien de m'attacher aux gens. Pendant six mois j'ai réfléchi et j'ai essayé de comprendre comment j'étais », Fille/non-MNA

- **La résistance** consiste à maîtriser ses émotions, à ne rien laisser paraître, parfois à se mettre en retrait. Il devient alors compliqué pour un professionnel de se saisir du besoin du jeune et d'agir en faveur de son mieux-être.

« L'isolement ça veut dire aucun contact pendant

six mois. J'aurais pu trouver ce placement en centre éducatif renforcé bien si j'avais pu en parler avec d'autres. Quand j'en suis sorti, je ne ressentais plus rien, plus aucune émotion. Aujourd'hui encore, j'ai l'impression que je ne ressens plus rien dans la vie » Garçon/non-MNA

« Dans la famille d'accueil, je devais effacer mon identité et de demander à mes frères et sœurs de ne pas parler de nos secrets de famille. Je n'avais jamais de moment où je pouvais être moi-même » Fille/non-MNA

« Jusqu'à maintenant, je n'ai jamais voulu savoir les raisons de mon placement, ça ne me sert à rien. En général, je ne n'avais pas de besoins, je n'exprimais rien même si les éducateurs me le demandaient » Garçon/non-MNA

- **La désilience** ou le désespoir pousse les jeunes, consciemment ou non, à ne plus pouvoir visualiser des perspectives d'épanouissement. Selon le corpus scientifique, l'absence d'attachement favorise grandement les mécanismes de désilience.

« Avec le recul, je peux dire que je n'étais pas bien, je faisais des crises mais je n'étais pas folle. Mais comme toute ma famille l'était (ma mère était dépressive, mon frère était schizophrène), j'ai accepté cette image et cette affiliation... J'étais « à l'image de ma famille », Fille/non-MNA

« Quand on voit des filles dans leur best life parce qu'elles se prostituent, ça donne envie. Je voulais rentrer dans cette vie, ça me donnait trop envie. C'est mon petit copain de l'époque qui m'a permis de ne pas glisser dans ce milieu. Mais j'avoue qu'à chaque galère, on se retrouve à se poser cette question car c'est la chose la plus facile, rapide à faire », Fille/ex-MNA



L'absence d'attachement, une mort psychique :

Parmi les freins à la résilience, il ressort de la part des jeunes enquêtés :

- la difficulté de sortir de la honte à cause des blessures émotionnelles et psychologiques,
- la difficulté à trouver du sens à des événements insoutenables,
- l'isolement social qui perdure.

« Dans un itinéraire désilient, l'individu ne vit plus les liens sociaux comme des opportunités mais il les subit au contraire comme autant de contraintes qui pèsent sur son développement. [...] La désilience est un processus qui permet à la personne, face à l'adversité, d'adopter des conduites autodestructrices (addictions, violences, scarification, etc.). »

Source : Pourtois et Al (2012) « Les ressources de la résilience »



L'enfant/ le jeune (re)placé dans son contexte social

Les foyers ou les familles d'accueil ne s'avèrent pas systématiquement sécurisés pour l'enfant placé au regard de leur mode d'organisation. Ils apparaissent parfois comme lieux de reproduction des violences intrafamiliales qu'elles soient physiques ou verbales et/ou dans des milieux précaires où règne la précarité et l'usure humaine.

« Les violences et bizutages dans les foyers, je les ai connus il y a vingt ans à Bordeaux. [...] Je vois que c'est la même chose encore aujourd'hui. C'est grave que ça n'évolue pas ! » Garçon/non-MNA

« C'était compliqué au foyer. C'était mal fréquenté. Il n'y avait pas que des enfants. Il y avait tous les âges. Ce n'est pas vraiment un foyer adapté aux enfants » Garçon/ex-MNA

« C'est limite le foyer qui pousse à la prostitution. C'est tellement mal sain dans les foyers. Il y a de la drogue, des viols, de la violence » Fille/ex-MNA

« Je crois que j'ai échappé à un viol. Les éducateurs ne voyaient pas tout ça. Ils changeaient beaucoup, quelquefois ça se passait en dehors, d'autres fois ça leur semblait futile » Fille/non-MNA

Des scolarités complexes

Le rapport à l'école est très variable d'un jeune à l'autre. L'école apparaît cependant comme un indicateur important de sociabilisation et d'ancrage. Il semble important d'évaluer son degré d'attachement à l'école, non pas en termes de plaisir ou rejet de l'apprentissage mais plutôt en termes de perception des enseignants et des camarades. L'école est-elle un lieu de stigmatisation ou échappatoire à son statut de placé ?

Elle apparaît comme un échappatoire pour diversifier les perceptions du monde et des rapports sociaux mais n'apparaît pas comme un environnement sécurisé.

1- Le différentiel genré fille/garçon

Il n'apparaît pas de différence majeure de traitement entre filles et garçons placés. Un large consensus professionnel affirme que ce différentiel genré est valable pour la société tout entière et dépasse les problématiques de l'ASE même si les difficultés sont exacerbées par l'effet de intersectionnalité.

Même si, dans les schémas habituels, les garçons sont plus concernés par la délinquance et les filles par la prostitution, les réalités

« J'étais plutôt bon élève jusqu'à la 3e (j'avais des facilités) puis j'ai abandonné. Je n'y arrivais plus émotionnellement et moralement car je ne supportais plus l'école. En milieu scolaire, je rencontrais des difficultés avec « mes pairs », comme on dit. J'étais en décalage. Je n'ai plus aucun lien avec des gens de l'école. » Garçon/non-MNA

« Au collège, mes professeurs croyaient en moi. J'aimais étudier, ils l'ont capté et m'ont encouragé. Aujourd'hui, les études c'est une passion » Fille/non-MNA

Des discriminations cumulatives :

Un jeune placé peut se retrouver parfois à l'intersectionnalité de plusieurs formes d'inégalités en termes de moyens et d'objectifs de leur réussite.

Un exemple d'intersectionnalité type serait celui d'un enfant étranger placé, appartenant à une classe sociale précaire, à une minorité ethnique, linguistique, religieuse, ou de genre qui subit plusieurs discriminations simultanément.

« Lors de ma première expérience professionnelle, le patron (qui connaissait mon parcours) et les collègues me ramenaient à mes origines. Le patron était rabaisant. Les mots étaient durs mais ça a fait de moi qui je suis aujourd'hui. Mentalement, j'étais fort. J'avais la foi pour m'en sortir. J'étais sûr que mon tour viendrait. » Garçon/ex-MNA

changent aujourd'hui. Le milieu professionnel voit apparaître de plus en plus les questions de genre à travers la prise en compte des personnes qui se sentent d'un autre genre que leur apparence et l'exploitation sexuelle qui en découle.

Les professionnels déplorent aussi que la contraception soit plus un sujet abordé pour les filles mais pas pour les garçons.



Information

En 2021, le ministère de la Justice a recensé 11 315 Mineurs non accompagnés (MNA) en France. Ces jeunes sont en très grande majorité des garçons (94,8%), âgés pour 59% d'entre eux de 16 ans et plus. Les trois principaux pays de provenance de ces jeunes sont le Mali, la Guinée et la Côte d'Ivoire.

2- Le différentiel migratoire MNA/ non-MNA

Dans notre panel, les MNA sont Africains ou Balcaniques. Les raisons d'arrivée en France et en placement ASE sont liées à la fuite d'une situation de mise en danger de mort, la pauvreté, le besoin de rencontrer la mère. Arrivés en France, les MNA se retrouvent pour la majorité seuls et placés en foyer d'urgence, souvent à l'Institut départemental de l'enfance et de la famille (Idef, Bron).

« J'avais 14 ans. Je voulais venir travailler. Le chauffeur m'a descendu à Gare. Il m'a pris mon passeport au départ du bus. A l'arrivée, il m'a dit qu'il allait chercher à manger. Il n'est jamais revenu. Je me suis retrouvé dans la rue à marcher et à chercher comment faire. J'ai entendu une famille parler en albanais. Elle m'a accompagné chez Forum Réfugiés qui m'ont pris en charge » Garçon/ex-MNA

« J'avais 9 ans. Je voulais rencontrer ma mère. C'était simplement une dame adulte qui m'a amené en France et elle devait m'emmener chez ma mère. Nous sommes arrivées à la Part-Dieu. Elle m'a demandé de l'attendre le temps d'aller chercher à manger. Elle n'est jamais revenue. Elle m'a abandonné à la gare » Fille/ex-MNA

« J'avais 16 ans. Je devais fuir. Mon oncle m'avait mis dans l'avion en me donnant les coordonnées d'un ami à lui. Mais dans l'avion un homme m'a expliqué que ces coordonnées ne correspondaient à rien (ni adresse, ni téléphone). Je me suis retrouvé seul en France » Garçon/ex-MNA

Il apparaît, des témoignages des professionnels rencontrés, que dans les grandes lignes, les MNA, contrairement aux non-MNA, n'ont pas le même traumatisme face à l'abandon des parents. Ils n'ont de ce fait pas les mêmes typologies de constructions et de souffrances psychiques que les enfants placés non-MNA. Selon eux, dans 70% des cas, c'est le jeune qui a choisi (un choix bien que relatif) de quitter le pays d'origine et par conséquent, de se séparer du/des parent(s).

« Les familles veulent toujours que leurs enfants aient un meilleur avenir, c'est pour cela qu'elles acceptent qu'ils prennent autant de risque » Professionnel

Cette distinction de souffrance apparaît comme un argument administratif justifiant la disparité du budget d'accompagnement des MNA par rapport aux non-MNA, considérant que leur placement nécessite moins d'accompagnement.

« On a moins de financement pour accompagner un MNA car on considère qu'ils ont moins de problèmes [alors que c'est faux] » Professionnel

« Pourtant la question du parcours migratoire est importante dans la vie du MNA et dans sa construction » Professionnel

« Il y a eu une volonté de créer des structures pour gérer uniquement les MNA. J'ai connu une structure éloignée à la campagne avec soixante MNA. On s'est rendu compte que cela ne marchait pas car les jeunes n'étaient autonomes pour rien et dépendaient tout le temps de leurs éducateurs. Pour la scolarité, il fallait deux heures de transport matin et soir » Professionnelle

« L'aide apportée aux MNA sera conditionnée par un non-droit à l'erreur et à un devoir d'autonomie dès l'âge de 18 ans. On leur demande d'être utiles à la France (au marché de l'emploi) et que leur possibilité de régularisation (titre de séjour) dépend de leur insertion professionnelle » Professionnelle

Les professionnels regrettent le manque de lien avec la Préfecture du Rhône pour pouvoir intervenir dans l'accompagnement aux démarches administratives.

Souvent, les jeunes majeurs MNA se retrouvent fragilisés par le titre de séjour remis en jeu à la majorité :

« Je m'approchais de mes 18 ans et que je n'avais pas de papiers (titre de séjour). Pendant un an, je ne faisais plus rien, j'étais bloqué. Je me sentais inutile, j'ai commencé à trainer, à avoir des mauvaises fréquentations pour avoir un peu d'argent. J'aurais pu glisser » Garçon/ex-MNA

« Je suis un peu bloquée par mes papiers et mes droits sont coupés donc c'est la galère mais je sais que j'ai une bonne étoile. J'ai la foi » Fille/ex-MNA

3- L'ancrage territorial

Un large consensus émerge du côté des professionnels et des jeunes rencontrés pour dire que leur ancrage dépend du vécu et de l'expérience du lieu de vie. La seule grille de lecture qui émerge est celle des liens créés dans le territoire de vie ou le territoire souhaité.

Du côté des professionnels, ils observent les **besoins matériels** des jeunes :

« Les jeunes nous parlent surtout des endroits où ils ne veulent pas aller ». « Pour certains, ils veulent éviter les quartiers de délinquants pour éviter tout risque de tentation » Professionnel

« Certains développent des stratégies de formation ou d'emploi pour pouvoir agir dans le lieu d'hébergement » Professionnelle

« Ils demandent à être proches des transports en commun lyonnais » Professionnelle

Tandis que les jeunes témoignent de leur **besoin relationnel** :

« Mon meilleur ami, c'est mon ancre. Je l'ai rencontré en BTS, et puis il y a eu les copains du copain. Il a déménagé à Toulouse. Ma petite sœur y est aussi pour ses études. Je réfléchis, avec ma copine actuelle, à déménager là-bas » Garçon/ non-MNA

« J'ai voulu habiter à côté du foyer où j'ai grandi, à Sainte-Foy-lès-Lyon. Ça me fait du bien de passer à côté car j'y ai de bons souvenirs. Parfois je rends visite aux éducateurs que je connais et qui sont encore là » Garçon/non-MNA

L'étude nous permet d'observer que les jeunes rencontrés vivent des **ruptures cumulatives** (familiale, de placement, territoriale, scolaire, de travailleurs sociaux) qui favorisent des moments de détachement donc de désilence. Cela étant, une rupture n'entraîne pas nécessairement une autre. Il s'agira de penser des systèmes de rééquilibrage et de compensation.

Les moyens d'accompagnement consacrés à la résilience des enfants/jeunes placés

1. Des qualités humaines qui préfigurent la réussite du dispositif de d'accompagnement des jeunes

Il est unanimement ressorti de l'enquête que la résilience du jeune placé dépend substantiellement de la qualité de l'équipe qui concourt à prendre soin de lui en tant que personne singulière.

Les professionnels enquêtés ont mis en avant les principales aptitudes de leurs corps de métier :

- **la capacité à faire équipe** : avoir un projet éducatif partagé et porté par tous, travailler dans la confiance et l'entraide,
- **l'engagement dans le lien humain avec l'enfant placé** : offrir un cadre affectif et faire preuve de sollicitude tout au long du placement,
- **se convaincre de la réussite de l'enfant** : pouvoir le projeter et investir du temps et de la patience dans la relation. La capacité à prendre du recul et de la hauteur sur la situation. Cela engage un raisonnement diachronique et la prise en compte d'un réel complexe.

« On ne peut pas être « juste » professionnel » Professionnel

« On est éducatrice, on est maman, on est grande sœur, on est amie, on est psy, on est infirmière... On se retrouve à être tout à la fois » Professionnelle

« L'humour est aussi une qualité professionnelle. L'humour désamorce, décale le sujet » Professionnelle

2. Le besoin d'une organisation plus robuste

Mais au-delà des engagements professionnels, c'est la robustesse des conditions de travail qui reste la pièce maîtresse pour favoriser la résilience et la valeur des métiers du social, et qui soutiendra l'enfant placé jusqu'à sa majorité.

- **Des foyers « à taille humaine »** : il est précisément ressorti qu'un foyer d'accueil devait être un substitut familial avec ce que cela engage comme relation affective. La taille du foyer joue un rôle essentiel dans la qualité relationnelle à l'enfant.

« On est là pour les conseiller, les consoler, qu'ils nous racontent leurs histoires, pour rire ensemble » Professionnelle

« Un foyer d'accueil ne remplace pas une famille, mais un jeune a besoin de savoir qu'il y a un attachement pour bien grandir » Professionnel

« Sa famille reste sa famille, mais le foyer c'est au-delà du matériel si on veut que le jeune puisse se construire humainement » Professionnelle

« Un foyer est un substitut affectif par la force des choses » Professionnelle

« Il faut du temps... Et pouvoir montrer aux jeunes qu'on est là pour eux. Il faut pouvoir s'engager dans le lien » Professionnelle

- **Des moyens humains** : les professionnels regrettent le manque de moyens humains pluridisciplinaires pour déployer un travail de qualité et robuste vis-à-vis de l'enfant accompagné. Le panel interviewé observe aussi un rajeunissement du personnel recruté et des effets déjà palpables des



La sollicitude, une minutie relationnelle quasi chirurgicale

La sollicitude est une attitude professionnelle face à la détresse ou le besoin d'une personne vulnérable : elle répond en réparant, en aidant au développement ou en protégeant car elle s'exerce en réponse à la dépendance. Elle suppose à la fois de la distance et de la proximité pour contribuer à un mieux-être et l'émancipation.

Elle permet d'envisager l'approche sensible pour rétablir un enfant abimé psychiquement tout en veillant au cadre garantissant une éthique relationnelle.

Source : <https://www.caim.info/revue-cites-2009-4-page-139.htm> (consulté le 16.01.2023)

« Il faut prendre conscience de devoir faire en deux mois ce que l'on fait habituellement en deux secondes, comme prendre un enfant dans ses bras ». Boris Cyrulnik



orientations fléchées par Parcoursup dans l'atterrissage dans les métiers du social, par défaut.

« *Il est compliqué de faire face aux problèmes des jeunes de l'ASE quand on est un très jeune professionnel ou que l'on manque de maturité humaine pour ces métiers* » Professionnelle

« *Le contexte va mal et en plus nous sommes en manque d'éducateurs. Avant, il fallait avoir 21 ans et un an d'expérience [...] Aujourd'hui, en plus des autres difficultés, Parcoursup fait du mal au métier* » Professionnelle

- **Des moyens financiers** : le manque de reconnaissance salariale, la difficultés des conditions de travail qui poussent au burn-out ou la réorientation professionnelle, le manque de structures d'accueil sont autant d'éléments qui mettent à mal les conditions d'accueil des enfants placés.

« *La question des moyens reste déterminante dans tout ça pour la qualité de l'accompagnement* » Professionnelle

- **L'acceptation du temps long de « réparation »** : le temps de l'ASE est différent du temps hors ASE et ce paramètre va à l'encontre du rythme de la société. Les professionnels insistent sur l'intégration du temps long, et du recul de l'âge l'autonomie à 25 ans. Ceci en vue de la jointure avec le'ouverture du droit RSA en cas de besoin.

3. Des partenariats à élargir

Les loisirs jouent un rôle très important dans l'extériorisation des souffrances quotidiennes liées à leur environnement de vie. La pratique d'un loisir est investie par ces jeunes comme un **espace-temps refuge et régénératif** qui sort des souffrances quotidiennes. L'espace-temps loisir est perçu comme **neutre**, dans ce sens où il extrait de l'environnement du foyer et qu'il **permet de se réinventer**, c'est-à-dire d'être quelqu'un d'autre qu'un enfant placé. Les loisirs ont un rôle différents de l'école en ce sens où ils permettent un cadre moins formel que l'école.

« *Avant, on avait des partenariats avec des centres équestres. La médiation autour de l'animal était pourtant très intéressante. Cela n'existe plus* » Professionnel

Les jeunes témoignent de ces sas de décompression qui leur ont permis d'enrichir, de diversifier et de rééquilibrer leurs réseaux sociaux ou simplement avoir du répit.

« *Je lisais beaucoup. Je vivais à travers des personnages littéraires. Je rêve d'écrire le roman de ma vie, car mon histoire aborde plein de sujets et elle est universelle* » Fille, ex-MNA

« *Je suis ouvert d'esprit. J'ai eu de l'ouverture d'esprit grâce aux rencontres extérieures au foyer, à l'école, au foot, au lycée. Ce sont toujours mes amis aujourd'hui* » Garçon/ex-MNA

« *Je pratique la boxe pour gérer ma rage et la natation pour me sentir légère et disparaître* » Fille/ex-MNA

« *J'avais très envie de pratiquer des loisirs. J'adorais fabriquer des objets. Mais ma famille d'accueil habitait loin de tout, je ne pouvais rien faire* » Fille/non-MNA

« *Avant j'adorais lire, marcher, écrire...j'écrivais beaucoup. Maintenant, je n'ai plus la patience* » Garçon/non-MNA

4. Des maillons de la chaîne à consolider

Certains maillons de la chaîne d'accompagnement à la résilience dans l'aide sociale à l'enfance, semblent manqués, gagneraient à être consolidés dans la boîte à outils des professionnels :

- **des lieux de répit bienveillants**, idée qui renvoie à une pause psychique pour qu'un jeune puisse s'extraire quelques jours et faire une pause régénérative afin de pouvoir retrouver de la capacité relationnelle,

« *Certains jeunes vont parfois au Vinatier pour faire une pause, ils s'attendent à se reposer mais se retrouver parmi les malades, ça ne marche pas* » Professionnel

« *Au Vinatier, je me sentais en sécurité. C'était comme chez moi. J'étais la bienvenue. Quand je revenais, c'était un super accueil. Mais ils me disaient aussi que ma place n'était pas chez les fous* » Fille/non-MNA

« *Je manquais beaucoup d'intimité. On me volait beaucoup mes affaires. C'est comme si on était à l'école tout le temps. Je ne pouvais être naturelle nulle part* » Fille/non-MNA

- **réaborder le lien ASE-handicap** et requestionner le binôme ASE et ARS (Agence régionale de santé) pour apporter des réponses communes lorsque l'enfant relève des deux structures et pas seulement de l'ASE,

« *Parfois, il y a des situations qui relèvent du handicap ou de la maladie mentale et on nous demande à nous de les gérer* » Professionnel

- **plus d'écoute et de rencontres avec les acteurs de l'ASE** afin de créer des cercles de parole et des partages d'expériences pour faire face aux difficultés et aux nouvelles réalités, des cercles professionnels régénératifs.

« *On manque d'espace de parole mais aussi plus de clarté sur le projet de solidarité métropolitain. On a l'impression d'un empilement d'actions* » Professionnelle

La résilience, une affaire collective avant tout

L'un des enseignements qui peut être tiré de ces enquêtes est que la résilience ne concerne pas seulement les acteurs individuellement. Que l'on se positionne du côté du jeune placé ou du professionnel de l'ASE, la résilience collective (moyens alloués et modes d'organisations, mieux nourrir intellectuellement le métier) favorise les résiliences individuelles et les résiliences individuelles contribuent à la résilience collective, dans un cercle vertueux.

L'usure professionnelle et humaine exprimée dans ce corps de métier et ce qu'il engage en termes de construction psychique des enfants qu'il éduque et accompagne nécessite davantage que l'on s'**attarde sur les leviers de résilience collective et les contenus de formation initiale et continue**.

Conclusion :

Construire un capital social dans un vécu émotionnel traumatique



L'apport de Pierre Bourdieu dans la compréhension du capital social :

Le capital social est l'ensemble des ressources présentes ou potentielles qui sont liées à la possession d'un réseau de relations d'interconnaissance et d'interreconnaissance. En d'autres termes, à l'appartenance à un groupe, comme ensemble d'éléments ne sont pas seulement dotés de propriétés communes (susceptibles d'être perçues par les autres ou par

eux-mêmes) mais sont aussi unis par des liaisons permanentes et utiles (Bourdieu, 1980)

« La quête de lien et la quête de sens sont des facteurs de résilience collective »

Serge Tisseron (psychiatre, psychanalyste et docteur en psychologie)

Source : <https://www.cairn.info/revue-cites-2009-4-page-139.htm> (consulté le 16.01.2023)

Le capital social d'un jeune majeur de l'ASE : une assise aussi forte que fragile

La construction du capital social des jeunes suivis prend assise sur :

- des personnes qui leur ont procuré de la protection, du cadre et de reconnaissance,
- des personnes qui ont eu une présence importante et régulière dans leur parcours ASE,
- des personnes qui se sont investies émotionnellement dans la relation.

Dans la majorité des entretiens conduits ici, le capital social du premier cercle de jeunes issus de l'ASE, en dehors de leur famille, est principalement basé sur les rencontres dans le cadre de leur placement (assistantes sociales, éducateurs et éducatrices, psychologues, famille d'accueil, pairs, etc.).

En partant du schéma ci-contre (page 22), les relations dites « fortes » qualifient les personnes faisant partie des sociabilités informelles et construites sur des critères de liens subjectifs (parents, fratrie, conjoint, amis, affinités, etc.).

Les relations dites « faibles » qualifient les personnes faisant partie des sociabilités formelles et construites sur des critères de liens objectifs (collègues, enseignants, administrations, commerçants, etc.).

En analysant les relations de subordination, il apparaît que les jeunes issus de l'ASE entretiennent majoritairement des **relations fortes** avec des personnes issues d'une **sociabilité formelle** sur la base de **critères subjectifs**.

Ces personnes sont des ressources pour réactiver des vécus positifs, voire solliciter de l'aide, de l'écoute ou simplement un temps convivial. Elles sont l'une des principales ressources de résilience même quand le lien de subordination s'arrête.

« *Mes anciens éducateurs sont comme la famille pour moi aujourd'hui. J'ai assisté à leur mariage, j'ai vu naître leurs enfants. C'est eux qui m'ont éduqué* »
Garçon/ex-MNA

« *Mon éducatrice est un ange tombée du ciel. Quand je pense à elle, j'ai envie de pleurer tellement elle m'a apporté de l'amour. J'ai encore des liens avec elle* »
Fille/ex-MNA

« *Madame X, c'est ma lumière dans l'obscurité. Si je suis encore là c'est grâce à elle. C'est un lien fort pour moi* »
Garçon/non-MNA

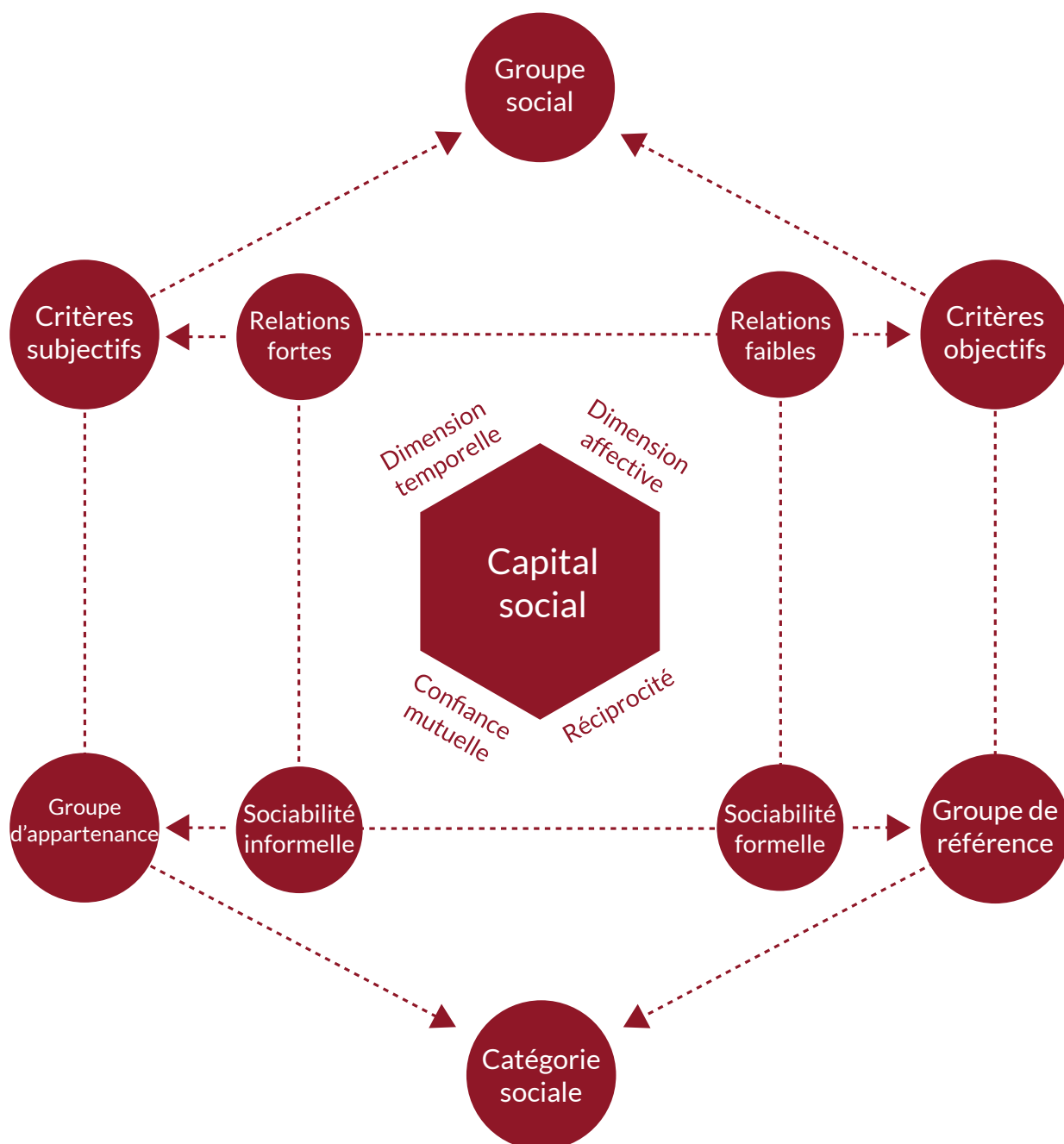
Les schémas d'attachement social des jeunes issus des parcours de ASE mériteraient d'être accompagnés et conscientisés afin de clarifier et apaiser leurs attentes conscientes ou inconscientes.

L'attente de relations fortes dans un réseau formel, pourrait perturber les codes culturels et générer des jugements des incompréhensions de part et d'autres et allimenter des troubles de l'attachement.

La conscientisation des troubles de l'attachement peut s'avérer utile dans l'accompagnement à la socialisation et l'insertion durable de ces jeunes.



Le schéma ci-dessous illustre l'assise d'un capital social théorique dans une lecture à micro-échelle, (selon le socle théorique bourdieusien sur lequel s'appuie l'analyse).



Ces jeunes aujourd'hui

Une forte disposition à l'empathie...

Aujourd'hui chacun des jeunes rencontrés témoigne d'actes d'altruisme et d'empathie dans sa façon de garder le lien à ASE...

« Je passais souvent aux Alizées pour motiver les enfants : assumer qui on est, croire en soi, ne pas se mentir, garder en tête que dans la vie il y a plus dur. Il faut s'accrocher au peu qu'on a. » Garçon/MNA

« Je fais partie du Conseil des jeunes de l'ASE pour transmettre mon vécu et faire en sorte que les erreurs ne se reproduisent pas. Pour changer les choses » Fille/Non-MNA

« Je redonne mes vêtements aux foyers car je sais qu'ils n'ont pas les moyens pour acheter des vêtements aux filles » Fille/Non-MNA

« Je ne supporte pas que l'on parle à des gens comme des chiens ou des débiles mentaux. J'ouvre ma bouche et je me fais virer à cause de ça » Garçon/non-MNA

... Allant jusqu'à l'engagement professionnels dans le social

Ces jeunes sont très attirés par le travail social ou le soin à la personne comme en témoignent les portraits restitués en préambule de l'étude.

Avec une fragilité émotionnelle en toile de fond

Ces jeunes se qualifient de très sensibles ou bloquer émotionnellement et reconnaissent une fragilité en eux sans pour autant se définir comme faibles. Il semble justifié, par leurs témoignages, de reconnaître leurs qualités humaines et leur attitudes positives, parfois philosophique, face à l'adversité dans leur parcours de vie. L'insécurité sociale à laquelle ils font face aggrave cette fragilité et cette anxiété vis-à-vis de l'avenir.

Si leurs éléments de langage de leurs récits peuvent paraître très soutenus ou parfois experts ou surfaits, cela est dû à des moments de leur parcours où il leur est demandé de raconter leur vie, dans des détails face à des professionnels. Un vocabulaire s'intériorise et se restitue dans les interviews.

« J'ai un truc avec l'abandon... J'ai toujours ce problème d'initiative, d'envie. J'ai vraiment l'impression d'être en dépression » Garçon/non-MNA

« J'ai l'impression de manquer d'identité. Je m'adapte à tout mais je ne sais pas ce qui me plait. Je peux être très forte et très nulle à la fois dans un domaine selon mes angoisses. Tout ça va influencer mon humeur. Je suis aussi parfois très fatiguée par mes angoisses et de fait très irritable. Je pense que c'est dû à mon placement et au fait de devoir toujours m'adapter aux situations qu'on a choisi pour moi. C'est ce qui me peine le plus » Fille/non-MNA

« J'ai besoin de déconstruire certains schémas comme associer les câlins à de la faiblesse » Fille/non-MNA

« J'ai travaillé la confiance en moi. Je n'ai pas voulu voir une psy ça voulait dire que j'étais fou. Les éducateurs chabraient sur le sujet. J'ai eu besoin de personne qui donne confiance pas des psychologues. Je me sens fier car j'ai un parcours honorable avec des bas et des hauts. C'est ce que je transmets aux enfants du foyer : assumer qui on est, ne pas se mentir, garder en tête que dans la vie il y a plus dur. Il faut s'accrocher au peu qu'on a. » Garçon/ex-MNA

« Dans tout ce que j'entreprends, il y a l'aspect psychologique qui me freine. J'ai développé beaucoup de phobies et d'angoisses. Pourtant j'ai pu avoir 14/20 en droit à la fac... C'est que j'avais des capacités » Fille/non-MNA

« On a un sentiment de honte et de culpabilité vis-à-vis de votre parcours alors qu'on n'a rien demandé. On reste malgré tout stigmatisé » Fille/non-MNA

« Aujourd'hui, je me sens honnête, franc, résilient. Avant, j'avais un sentiment de honte et de culpabilité. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Je l'assume sans en faire une revendication. Parfois, il m'arrive d'enjoliver mon histoire ou d'omettre des épisodes. » Garçon/non-MNA

« Aujourd'hui, j'ai encore peur des situations inconnues. Je suis partant mais j'ai besoin d'un accompagnement au début, ensuite, ça va mieux » Garçon/non-MNA

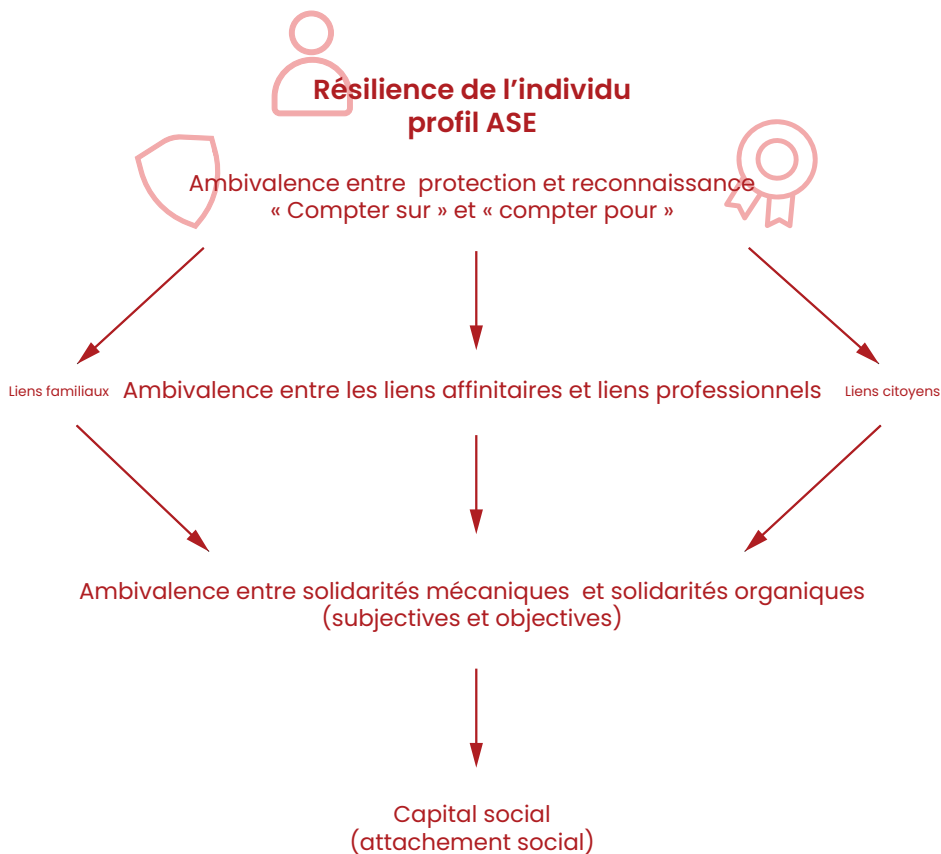
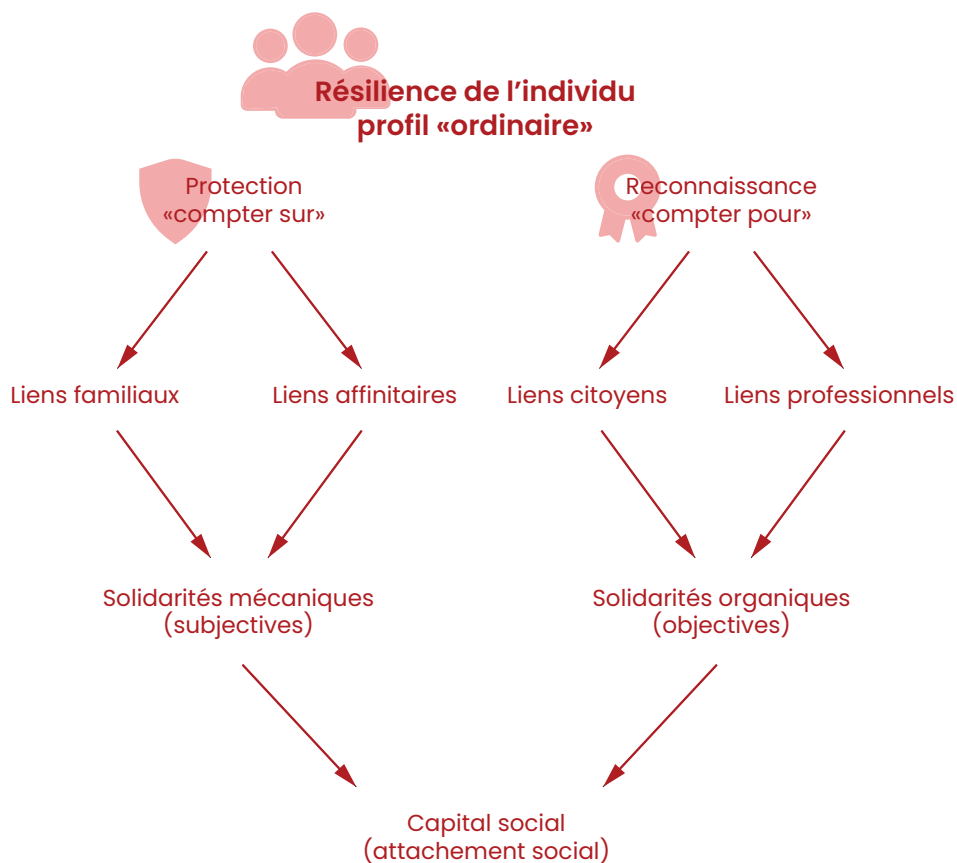
« Je ne me pose pas de question, je vis » Garçon/non-MNA

Pour quelques cas de figure, la façon de se mettre en récit distancié est dû à un arrière-plan religieux qui s'ajoute comme élément de résilience.

« J'ai une foi immense. Je sais que Dieu est là pour moi. Il a mis sur mon chemin des personnes incroyables. Quand je vais mal, j'ai foi en lui » Fille/ex-MNA

« Avant je ne pensais pas à la religion. Maintenant j'en ai besoin. Quand on kiffe sa vie, c'est contraignant de croire en Dieu. Mais moi, ça m'aide » Fille/non-MNA

« Maintenant, la religion m'aide pour le pardon, pour me repentir, pour penser au Paradis » Garçon/non-MNA



Pour aller plus loin

Les idées clés à retenir:

Cette étude aura permis :

- D'éclairer les **facteurs internes et externes de résilience des jeunes** rencontrés dans le cadre de cette étude afin de mieux comprendre leur façon d'être au monde arrivé au moment de l'autonomie.
- De **mieux comprendre les moments d'échecs et les réussites**, de distinguer les ressorts du « pouvoir agir » et ceux du « vouloir agir » aussi bien des jeunes que des professionnels.
- D'acter **l'ambivalence sur l'appréciation de l'investissement relationnel des professionnels** au profit de la résilience des enfants/jeunes placés.
- De comprendre comment l'expérience de la souffrance des jeunes placés semble **les éloigner des personnes aux vies ordinaires** mais les **rapproche en même temps d'une communauté avec laquelle ils partagent un vécu profond**.
- D'identifier que l'accès à l'autonomie est pensé comme une **obligation pour les jeunes placés** tandis qu'il est pensé à une **aspiration désirable pour des jeunes majeures aux parcours ordinaires**. Il apparaît comme le principal moyen d'évaluation du jeune et le principal attendu de l'institution. Ce critère d'évaluation, tel qu'il est positionné, semble mettre les jeunes placés en forte **insécurité sociale et émotionnelle**. Il apparaît aussi comme source de mise en échec pour les professionnels qui les accompagnent vers la sortie du dispositif.

Pistes à explorer :

A ce stade, des pistes d'amélioration des outils de l'ASE peuvent s'inspirer d'autres modèles de développement humain et social :

- **Les sciences cognitives** (les processus de **résilience humaine** et la prise en compte des **besoins non-matériels**) pourraient davantage enrichir

les modules de **formation initiale et continue**. Des **cercles d'échanges et de paroles entre professionnels** pourraient intégrer et enrichir ces temps de formation. Ainsi, la valorisation du parcours du jeune pourrait portée davantage sur sa réussite humaine et sa capacité à se socialiser.

- L'approche de la **justice restaurative pour penser la pair-aidance** pourrait constituer une piste à explorer. Dans cette approche, la priorité est portée sur la participation active des protagonistes, en l'occurrence, des jeunes placés, les travailleurs sociaux, les parents, à travers un processus de dialogue et de réparation émotionnelle (une approche sensible) tournée vers une démarche préventive face à la désilience.
- Plus largement, le sujet requiert un **partenariat approfondi** avec le monde universitaire sur un programme d'étude pluriannuel afin d'observer les cohortes et mener des expérimentations territorialisées.

Pour conclure cette étude sur un sujet aussi délicat que le capital social des personnes aux parcours poly-traumatiques, l'enjeu fondamental réside dans **l'accompagnement vers un attachement social épanouissant, émancipateur pour chaque enfant placé**. Il semble donc intéressant de s'appuyer sur cet éclairage de Boris Cyrulnik porteur de sens et d'objectivation pour les politiques de solidarité :

« La résilience est un processus possible pour tout individu, quelle que soit la gravité du traumatisme car elle est physiologiquement inscrite en nous ».

L'investissement dans cette politique sociale d'aide à l'enfance prend ainsi tout son sens socialement et économiquement, dans une logique préventive, axée sur la résilience.



Remerciements

Urbalyon remercie l'ensemble des contributeurs .trices à cette étude :

- **Les professionnels de l'ASE :**

Chef.fes de services de la Métropole de Lyon,
Responsables et coorditateurs.trices de foyers
d'accueil des enfants placés.

- **Les jeunes majeur.e.s qui ont accepté de témoigner et qui ont mobilisé d'autres jeunes pour enrichir le panel de cette enquête.**



Directeur de publication : **Damien Caudron**
Réfèrent : **Nawel Bab-Hamed** - n.bab-hamed@urbalyon.org
Ce rapport résulte d'un travail associant les métiers
et compétences de l'ensemble du personnel de l'Agence d'urbanisme



Agence d'**Urbanisme** de l'aire
métropolitaine **lyonnaise**

Tour Part-Dieu, 23^e étage
129 rue Servient
69326 Lyon Cedex 3
Tél. : +33(0)4 81 92 33 00
www.urbalyon.org

La réalisation de ce rapport a été permise par la mutualisation
des moyens engagés par les membres de l'Agence d'urbanisme

MÉTROPOLE
GRAND LYON